

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1896)

Artikel: L'humour dans l'ancien testament
Autor: Baumgartner, A.-J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'HUMOUR DANS L'ANCIEN TESTAMENT

PAR

ANT.-J. BAUMGARTNER

Un des écrivains religieux les plus réputés de l'Allemagne contemporaine, le Dr Emil Frommel, a écrit naguère sur « le christianisme et l'humour » quelques pages charmantes, pénétrées tout ensemble d'un profond sentiment religieux et d'un tact littéraire très fin¹. L'auteur y défend la cause de l'humour chrétien et s'applique à répondre aux objections qu'élèvent à son sujet diverses catégories de personnes. Les unes, disciples sincères mais peu éclairés de l'Évangile, s'appuient sur ces mots de l'apôtre : « Qu'on n'entende parmi vous, ni bouffonnerie, ni plaisanterie, qui sont des choses malséantes², » pour prétendre que l'humour est incompatible avec le vrai christianisme, et que, par conséquent, on ne saurait en rencontrer des traces dans l'Écriture. Les autres, adversaires décidés de la religion du Christ et des documents qui nous la font connaître, affirment que l'esthétique, dans les formes diverses de ses manifestations, a été l'apanage presque exclusif du paganisme gréco-romain, et que le christianisme est dépourvu des éléments que nécessite l'humour et qui le constituent : « En pre-

¹ *Un peu ici, un peu là*, traduction française de l'ouvrage : *Aus allen vier Winden*. Genève, Beroud et Jeheber, éditeurs, 1889.

Ephés. V, 4.

nant la croix pour symbole de sa foi, le christianisme a prononcé un arrêt de mort contre tout ce qui est beau, et, devant sa triste gravité, il faut que l'humour se taise, parce qu'il est l'enfant de l'esthétique et le père de la jouissance pure. Donc l'humour, ce joyeux compère, n'est pas conforme à l'esprit du christianisme. Qu'on laisse au monde son gai compagnon, et qu'on se borne aux traités édifiants¹ ! »

Frommel n'a pas de peine à répondre, avec sa spirituelle bonhomie, aux assertions mal fondées des uns et des autres. Aux chrétiens moroses, contempteurs de l'humour, à ceux qui ne peuvent admettre que cette forme aimable et légère de la pensée ait droit de cité au sein du christianisme, l'auteur répond avec infiniment de justesse que la plaisanterie, la gaieté, l'ironie ne sont pas condamnables en elles-mêmes, mais qu'il s'agit seulement de savoir « au service de qui elles se trouvent et si elles sont maniées avec discipline et charité. » Et, d'autre part, à l'encontre des prétentions de ceux qui dénie au christianisme le droit et la faculté d'avoir de l'humour, il revendique avec talent et avec force, pour la religion du Christ, la capacité esthétique qu'on lui conteste si injustement.

Nous inspirant et nous autorisant de cet exemple, nous voudrions fixer l'attention de nos lecteurs sur un sujet fort rapproché de celui qu'a traité l'éloquent prédicateur de Berlin, celui de l'humour dans l'Ancien Testament. Chose assez surprenante, ce côté spécial des écrits bibliques a passé presque inaperçu aux regards des auteurs qui ont traité de l'antique poésie des Hébreux. Nous possédons un grand nombre de travaux excellents sur la forme de cette poésie, sur ses manifestations diverses, sur les caractères qui lui sont propres à l'exclusion de toute autre. Depuis Lowth² jusqu'à Castelli³, en passant par l'admirable ouvrage de Herder⁴, il est curieux de constater que l'humour n'a été indiqué qu'en passant, comme

¹ O. c., p. 79.

² *De sacra poesi Hebraeorum*, Gottingue, 1758.

³ *Della poesia biblica*, Florence, 1878.

⁴ *Geist der hebr. Poesie 1782* (traduit en français par M^{me} de Carlowitz, Paris. 1846).

une quantité à peu près négligeable¹. Et cependant, que d'éléments ne fournit pas, à cet égard, la simple lecture de l'Ancien Testament! Que de choses fines, que de traits pleins de malice et d'esprit, que d'ironie ne rencontre-t-on pas sur sa route, lorsqu'on feuillette les écrits de l'Ancienne Alliance! Nous voudrions essayer de montrer que ce côté très spécial des documents hébraïques mérite d'être examiné en détail. Mais avant d'aller plus loin, nous avons à nous demander : 1° Qu'est-ce que l'humour, et que faut-il entendre par là, dans l'étude qui va suivre? 2° L'humour est-t-il compatible avec l'esprit sémitique en général, ou, en d'autres termes, l'humour existe-t-il chez les Sémites? Essayons de répondre brièvement à ces deux questions préliminaires.

II

Le terme que nous employons ici rentre, on le sait, dans la catégorie toujours plus nombreuse des mots que nous avons empruntés aux Anglais. Il a, dès longtemps, acquis droit de cité dans notre langue; il est commode, d'ailleurs, et exprime, par ses six lettres, une infinité de choses complexes que nous ne saurions rendre autrement. Mais, dire exactement ce que signifie l'humour, pris au sens littéraire et esthétique,

¹ Il a été fait, ces dernières années, trois essais conçus à des points de vue qui diffèrent de celui de la présente étude. Le premier, présenté par Dr Chotzner au Congrès d'orientalistes de Londres 1891 et publié ensuite dans l'*Asiatic Quarterly Review* (numéro de janvier 1892, p. 124-135), sous le titre: *Humour and Irony of the Hebrew Bible*, a surtout pour objet de montrer que l'on ne peut arriver à une intelligence complète des finesses de l'Ancien Testament que grâce à à une forte connaissance de l'hébreu. Le deuxième, une conférence faite en 1891 à Londres par le rabbin Dr Adler (*Jewish Wit and Humour*) envisage l'humour, non seulement dans les documents hébraïques anciens et modernes, mais surtout chez les grands humoristes juifs de notre époque: Börne, Heine, Saphir, Stettenheim, etc. Enfin, le troisième, une conférence faite à Prague par le rabbin Dr M. Grünbaum, à l'occasion de la fête de Pourim 1892 (publiée en 1893 dans les *Populärwissenschaftliche Monatsblätter* du Dr Brüll, p. 106-110 et 149-156 de l'année 1892 sous le titre: *Ueber den Humor in der jüdischen Literatur*), traite de l'humour dans la Bible, dans le Talmud et dans les Midraschim. Nous serons heureux de citer parfois, dans la suite de notre travail, ces trois courts essais, fort intéressants à des titres divers.

fournir de cette chose si mal définissable une définition qui soit quelque peu satisfaisante, c'est là une entreprise fort malaisée. Les uns ont dit que c'était « le fini appliqué à l'infini ; » mais nous n'en sommes guère plus avancés qu'auparavant, car cette définition infiniment vague ne dit rien de positif à notre esprit. D'autres ont proposé de voir, dans l'humour, « le contraire du sublime, » définition négative qui présente certains éléments de vérité, mais qui a l'inconvénient de ne pas nous faire saisir directement en quoi l'humour est le contraire du sublime. On a dit aussi : « l'humour est la faculté de s'affranchir de soi-même et de rire de soi, parce qu'on fait partie de ce monde dont on se raille, et, par le fait qu'on sait s'en railler, on s'élève au-dessus du fini. » Cette explication, déjà plus satisfaisante, mais encore incomplète, nous rapproche d'une notion claire de ce qu'est l'humour que Jean Paul appelait « le tragi-comique » ou « le sublime renversé. » L'humour participe à la fois du comique et du tragique, bien qu'on n'y ait vu parfois, mais à tort, qu'une simple variété du comique ; il est à égale distance de ces deux pôles opposés. L'humoriste a, en général, le talent de découvrir « quelque chose de grand dans ce qui paraît le plus mesquin et quelque chose de sublime dans le grotesque ; mais, par contre aussi, quelque chose de mesquin dans ce qui est grand, quelque chose de comique dans le sublime, quelque chose de tragique dans le risible, et de risible dans le tragique¹. » Partant de là, nous définirions volontiers, avec Carrière, dans son Esthétique, l'humour : « cette bonne humeur qui, dans toutes les circonstances de la vie, même celles qui prêtent le moins à rire, conserve sa gaieté et sa liberté d'esprit, et, comme on dit, prend toutes choses par leur bon côté. Quand cette liberté d'esprit est élevée à sa plus haute puissance, si elle domine et contemple le monde entier des phénomènes dans ce qu'ils ont de sérieux, avec gaieté, et dans ce qu'ils ont de gai, avec sérieux, elle devient l'*humour* au sens esthétique. »

¹ Frommel, o. c., p. 90.

Tel est l'humour, si tant est qu'il soit possible et raisonnable de définir cette manifestation si particulière, si capricieuse de l'esprit humain. A en juger par les définitions mêmes que l'on en a proposées, on voit combien il est difficile, dans nos littératures modernes, de tracer à son domaine des limites précises et de déterminer ses caractères distinctifs généraux. Cette limitation, en ce qui concerne l'Ancien Testament, paraît plus malaisée encore, et nous comprenons fort bien que Chotzner n'ait pas cru pouvoir séparer, dans son étude, l'humour de l'ironie¹, ni Adler, l'humour de la plaisanterie². Cette extension de la portée du terme que nous avons inscrit en tête de notre étude, nous paraît nécessaire et conforme à la nature même des éléments que nous examinerons. Nous avertissons donc nos lecteurs que nous nous servons du terme *humour*, en lui donnant le sens le plus étendu et le plus général ; que, faute d'une expression plus rigoureusement exacte, nous l'appliquerons, non seulement aux passages qui peuvent être regardés comme renfermant des échantillons positifs et indubitables d'humour proprement dit, mais aussi à tous ceux qui, sortant du genre sérieux et solennel, qui est le plus courant dans la Bible hébraïque, revêtent une forme plus légère, pittoresque, spirituelle, ironique et plaisante.

III

L'esprit des peuples sémitiques est-il susceptible de revêtir cette *forme de penser* et d'employer cette *forme d'expression de la pensée*, que nous avons essayé de définir plus haut ? L'humour apparaît-il en quelque mesure, dans la littérature des principaux représentants de ce groupe de nations qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de l'humanité ? Les Arabes, par exemple, et les Hébreux, en dehors de l'Ancien Testament, ont-ils connu cette façon enjouée de se représenter les choses, qui constitue le propre de l'humour ?

Preuves en mains, nous pouvons répondre par l'affirmation.

¹ *Humour and Irony of the Hebrew Bible.*

² *Jewish Wit and Humour.*

Si nous en jugeons par les documents que nous possédons de leur activité littéraire, les Sémites ne sont ni étrangers, ni réfractaires à cette façon légère, plaisante, fantaisiste de penser et de dire. Cependant, pour faire exactement comprendre la *mesure* et la *nature* de l'humour, tel qu'il existe chez ce groupe de nations, il faut observer ce qui suit. Comme l'a fait remarquer Renan, non, peut-être, sans une certaine exagération : « Les Sémites manquent presque complètement de la faculté de rire, et la tendance toute contraire qui caractérise les Français, est pour les Arabes d'Algérie un perpétuel sujet d'étonnement ¹. » Il est certain que l'humour, chez les peuples de la race de Sem, présente une couleur qui lui est propre ; il est moins directement plaisant, moins saisissable extérieurement ; il s'épanouit moins au dehors en brillantes fantaisies. Nous avons en français une expression très familière pour caractériser le comique contenu, à froid, de certaines gens : nous les appelons des *pince-sans-rire*. C'est par ces mots, peut-être, que nous rendrions le mieux le genre d'humour des Sémites. Ne l'oublions pas, d'ailleurs : le Sémite est peu doué, en ce qui concerne la faculté créatrice, l'imagination, la fiction. Il n'a pas d'épopée ; il n'est pas sûr qu'il ait connu le drame, au sens du moins où les peuples de l'antiquité classique l'avaient conçu, et le conte semble avoir été, chez lui, une importation tardive venue des Indes. Il ne serait donc pas étonnant que l'humour de cette race offrit des couleurs plus pâles, un accent plus contenu, quelque chose de moins franchement comique et prêtant moins au rire. Il revêtira plus volontiers la forme de la satire et de l'ironie ; mais là, dans ce genre spécial, il excellera. Il atteindra toute sa supériorité dans la forme didactique des sentences et des proverbes, celle qu'il a de tout temps cultivée avec la plus grande prédilection et le plus de succès.

Les Arabes, dont la langue étonnamment riche possède des ressources presque inépuisables pour l'expression de toutes les finesses et de toutes les malices de la pensée, les Arabes

¹ *Histoire des langues sémitiques*, 5^e édit., Paris 1878, p. 12.

offrent en grand nombre des échantillons des formes les plus diverses de l'humour. Ce dernier apparaît partout dans les centaines de proverbes et de maximes que nous ont conservés les recueils d'Ali, de Meidschân, de Zamahshari, et de tant d'autres; la pointe de l'ironie et de la raillerie y perce à chaque instant, sous la forme, nette et précise comme le relief d'une médaille, de l'expression gnomique. Il faudrait citer ici les noms d'un grand nombre d'auteurs arabes dans les écrits desquels on relève à chaque pas des traits d'humour pleins d'une malice qui va souvent fort loin. Dans les poèmes de la Hamâsa, qui représente d'une façon si fidèle le tableau de la vie arabe antérieure à l'Islam, la note humoristique se fait entendre fréquemment. Nous citerions en outre les poésies d'Al-Farazdak, et d'autres encore ¹.

Si, des Arabes, nous passons à la nation dont les écrits sacrés doivent nous occuper plus spécialement, aux Israélites, et si nous parcourons le vaste domaine de la littérature juive postérieure à la clôture du Canon; si nous examinons le livre de Jésus Ben Sira², l'*indigesta moles* du Talmud, et les grands *Midraschim* des premiers siècles de notre ère, là encore nous retrouvons l'humour s'épanouissant sous la forme de sentences, de récits et d'apologues, où l'on rencontre encore et toujours le vieux fonds de finesse et de raillerie de la race sémitique. Il y aurait à faire ici toute une étude de l'humour dans les vieux documents juifs des premiers siècles de notre ère, et il serait facile de produire un nombre presque infini d'exemples tirés du Talmud, où les histoires plaisantes et les traits humoristiques sont semés à foison. Les rabbins dont cette grande compilation nous a conservé les discours, ne semblaient point disposés à engendrer mélancolie; ils assaisonnaient d'un sel souvent très fin les enseignements moraux

¹ Voir le *Dictionnaire biographique d'Ibn Khallikân*, aux articles consacrés à Ibn 'Abbâd, à Jarir, à Abou Nouwas, à Ibn-al-Mukaffa, à Abou-Ubaïda.

² Dans ce livre nous citerons en particulier: au chap. IX, diverses maximes sur les femmes; au chap. XIII, sur les pauvres et les riches; au chap. XXII, sur le sot; au chap. XXV, sur la femme méchante; au chap. XXVI, sur le même sujet; au chap. XLII, sur la femme en général.

qu'ils prétendaient donner à leurs disciples, et c'est volontiers le sourire aux lèvres qu'ils prenaient plaisir à illustrer les plus graves sentences de leur sagesse. Aussi bien, le monde est-il pour eux une scène où se joue sans fin une comédie dont il convient de rire, ou une tragédie dont il faut savoir ne pas trop s'effrayer. Ils sont riches d'expériences, qu'ils savent exprimer avec esprit et une inépuisable bonhomie. Avant l'auteur de la fable du pot de terre et du pot de fer, ils avaient dit : « Si la pierre tombe sur la cruche, malheur à la cruche ! Si c'est la cruche qui tombe sur la pierre, malheur encore à la cruche ! De toutes façons, malheur à la cruche¹ ! » Ailleurs, en bons *laudatores temporis acti* qu'ils sont, ils diront : « si nos prédécesseurs étaient des anges, nous, nous ne sommes plus que des hommes ; s'ils n'étaient que des hommes, alors nous ne sommes plus que des ânes². » Ailleurs encore, ces vieux sages nous fournissent un critère, d'après eux infaillible, pour juger les hommes : il faut les étudier « lorsqu'ils boivent, lorsqu'ils tirent leur bourse, et lorsqu'ils sont en colère³ ; » l'hébreu présente ici une jolie assonance, impossible à rendre en français (*bekîsô, bekôsô, bekahasô*). Pour parler de ces gens de peu de mérite qui font plus de bruit et qui se vantent plus que les autres, ils diront : « En brûlant, aucune espèce de bois ne produit de son, sauf l'épine, qui crépite, comme pour dire : Moi aussi, je suis du bois⁴ ! » Ne comprenait-il pas l'humour, si l'humour confine au tragique et au comique tout ensemble, ce Rabbi Hillel qui, voyant un crâne flotter sur l'eau, l'apostrophe en disant : « Parce que tu en as fait flotter d'autres, on t'a fait flotter toi aussi ; mais le sort de ceux qui t'ont fait flotter ainsi, c'est qu'ils finiront par flotter à leur tour⁵ ; » ici encore l'hébreu rend la pensée d'une façon beaucoup plus concise, et par le moyen d'une assonance très expressive⁶. Lorsqu'il s'agit de

¹ *Midrasch Esther*, p. 93.

² *Traité Schekâlm jérusal.*, p. 12.

³ Passage du *Midrasch Tanchouma*.

⁴ *Alphabet de Ben Stra.*

⁵ *Pirké Aboth*, c. II.

⁶ *Al deatteft attifouk vesôph metäëphaïk letoufoun.*

la femme, la verve rabbinique est intarissable. Le traité *Sanhedrin* dira d'elle : « Une fille est pour son père un trésor de néant, et les soucis qu'elle lui donne l'empêchent de dormir. Etant enfant, peut-être se laissera-t-elle séduire ; plus grande, peut-être commettra-t-elle quelque faute ; devenue nubile, peut-être restera-t-elle vieille fille ; mariée, peut-être n'aura-t-elle point d'enfants ; enfin, parvenue à la vieillesse, peut-être deviendra-t-elle sorcière ! » Nous verrons plus loin que, sur ce thème-là, les auteurs du livre des Proverbes ont brodé de nombreuses variations. Est-il question des juges prévaricateurs, le traité *Schabbath*¹ contera l'histoire que voici : « Un juge avait la réputation d'être incorruptible. Il recevait pourtant des présents en secret. Un jour, à propos d'un héritage, l'une des parties, pour le gagner à sa cause, lui donna un flambeau. Le juge était sur le point de décider en faveur de l'auteur du cadeau, lorsque voici venir la partie adverse, qui lui donna un âne de Lybie ; et ce fut elle qui gagna le procès. Elle dit alors : l'âne est venu, et il a soufflé le flambeau, » pour dire que le cadeau le plus riche avait eu raison du moindre. Citons encore ces mots d'une spirituelle allégorie du rabbin Josué Ben Hananiah auquel un empereur demandait pourquoi il ne venait plus à Béhabédan : « C'est que la montagne est blanche de neige (mes cheveux sont blancs), les environs en sont tout dépouillés (je deviens chauve), les chiens n'aboient plus (ma voix s'est affaiblie) et les meuniers ne font plus leur besogne (les dents qui me restent refusent leur service²). » On rapprochera ces images de la belle allégorie d'Eccl. XII.

Certains rabbins, comme R. Méir et R. Eliézer Hakkapar (appelé aussi Bar Kappara), étaient réputés pour le tour plaisant qu'ils savaient donner à leurs discours ; le dernier nommé fatiguait même parfois ses collègues par les continuelles saillies de son esprit, à tel point que l'un d'entre eux lui dit un jour : « Ne t'avais-je pas prié de ne point nous égayer par tes propos³ ? » A une certaine époque, ces développements humoristiques

¹ Traité *Schabbath*, p. 116.

² Traité *Schabbath*, p. 152 a.

³ Traité *Nedarim*, p. 51.

étaient entrés dans les usages, et Rabba, d'après le traité Schabbath¹ « avant de commencer ses leçons, tenait des discours amusants (*miltha dibedihouta*), qui excitaient la gaité de ses disciples. »

Mais nous devons nous borner à ces observations rapides et à ces quelques exemples, que l'on pourrait multiplier à l'infini². Il nous paraît difficile de souscrire à cette affirmation de Marheinecke : « Les Juifs ont certes beaucoup de pénétration et de raison : ils connaissent le trait d'esprit, et le peuple lui-même s'y adonne. Cependant, leurs écrivains les plus considérables et les mieux doués, les Börne, les Heine, les Saphir, ignorent l'humour...³ » Cette appréciation ne nous semble, physiologiquement et ethnographiquement, pas exacte, et le témoignage de la littérature juive de tous les siècles ne lui est point favorable. En ce qui concerne les écrivains israélites de notre siècle, Adler, dans son étude sur l'humour et la plaisanterie chez les Juifs, a donné surabondamment la preuve du contraire. A l'heure actuelle même, c'est chose bien connue, les Juifs occupent une large place dans la littérature humoristique de divers pays; ils n'ont pas ce tour d'esprit franchement comique

¹ *Schabbath babyl.*, p. 30.

² Voy. de jolis échantillons de l'humour dans les écrits juifs, cités par Dukes, dans la *Rabbinische Blumenlese*, p. 61 (le roi Alexandre et l'homme qui cherche la différence entre les ossements des rois et ceux des esclaves); p. 75 (l'histoire de l'homme qui possédait une plante ayant la vertu de ressusciter les morts et qui en expérimenta l'efficacité sur le cadavre d'un lion qui, en revenant à l'existence, dévora celui qui lui avait rendu la vie); p. 136 (la queue du serpent qui veut prendre la place de la tête et qui occasionne ainsi toutes sortes d'aventures); p. 192 (l'apologue sur la vigne); etc., etc.

Grünbaum cite, comme exemple de l'humour des rabbins, l'histoire suivante, tirée d'un Midrasch : « Salomon observait un jour deux papillons, le mâle et la femelle, qui s'entretenaient au faite du Temple. Comme ce grand roi connaissait le langage des animaux, il entendit le mâle dire à sa femelle : « D'un coup d'aile je pourrais renverser ce magnifique édifice. » Le roi appela le papillon, pour lui demander raison de ses téméraires propos. L'insecte s'excuse en disant : « Je n'ai dit ces mots que pour en imposer à ma femme, » et le roi lui rend la liberté. Arrivé au sommet du Temple, le papillon retrouva sa moitié qui, curieuse, lui demanda : « Que t'a dit le roi ? » « Il m'a prié de ne pas détruire le Temple, » répondit-il avec assurance.

³ *System der theologischen Moral*, 432-433.

qui est le propre de certaines races ; non, car, longtemps opprimés et contraints à l'isolement et au silence, ils ont dû, pendant des siècles, se contenter de cette manifestation contenue et concentrée de la gaieté qui, selon une définition de l'humour, « est un rire au milieu des larmes. » La race israélite possédait, à cet égard, des dispositions naturelles que le cours de son histoire n'a fait que développer, et dont nous ne serions pas étonnés de retrouver les premiers indices dans les plus anciens documents de sa littérature, les écrits de l'Ancien Testament.

IV

C'est donc à l'Ancien Testament que nous passons maintenant, après avoir répondu brièvement aux deux questions préliminaires qui ont fait l'objet des paragraphes précédents. Dans les livres qui composent le canon hébreu, l'humour ne se présentera, le plus couramment, que sous la forme d'éléments épars, éléments très clairsemés chez certains auteurs (les prophètes par exemple), plus abondants chez d'autres (les Proverbes, l'Ecclésiaste), et presque entièrement absents chez quelques-uns. Mais il existe et, nous dirons plus, il ne saurait y manquer. La Bible, le livre à la fois le plus réellement divin et le plus pleinement humain qui ait paru dans l'histoire, renferme dans ses pages saintes tout ce qui est susceptible de remuer la conscience de l'homme pécheur, de toucher son cœur, d'éveiller en lui les sentiments les plus divers et de faire vibrer toutes les cordes de son être intérieur. « La Thorâh¹ parle le langage des hommes, » disait déjà le Talmud². Aucun accent n'y a été dédaigné, comme indigne de servir au but salutaire et élevé que la volonté divine voulait atteindre, en inspirant les voyants et les sages, ses porte-parole terrestres.

Serait-il donc étonnant que, à côté et au milieu même des accents les plus sublimes des prophètes, ou en pleine narration objective et impartiale des faits, ou dans les sentences de la

¹ L'Écriture sainte.

² Traité Sanhedrin 56 b.

Hokmah israélite, nous entendissions retentir la note enjouée de l'humour ? Le *Castigat ridendo mores* a été, dès longtemps, appliqué par les moralistes d'Israël à l'éducation du peuple de Jahveh. Ceux-là seuls qui ne veulent ni comprendre, ni admettre que, pour s'adresser à l'homme, la pensée divine ait eu besoin de revêtir le langage humain, avec ses multiples ressources, sa variété de tons et de genres, ceux-là seuls trouveront notre supposition aventureuse. Il n'en est pas moins vrai que l'humour existe dans l'Ancien Testament ; qu'on le rencontre à l'état latent, dans bon nombre de récits en prose, ou, plus marqué, dans les plus beaux élans d'éloquence des prophètes, qui ne dédaignaient pas non plus, eux les hommes de l'esprit, d'employer l'arme de la fine moquerie, de l'ironie la plus mordante et la plus vigoureuse, du persiflage même, pour flétrir et ridiculiser les péchés multiples et, en particulier, le culte idolâtre de leurs contemporains. On le retrouve, cet humour, dans un grand nombre de sentences du livre des Proverbes, si riche en salutaires instructions et si pénétré du souffle de la plus pure morale ; on le retrouve encore, aux confins du canon hébreu, dans l'écrit tardif de ce sage, un peu désabusé mais toujours confiant en la Providence, qui s'appelle l'Ecclésiaste. Il apparaît même jusque dans les accents tragiques du poème de la souffrance humaine, le sublime livre de Job. C'est donc là sous les formes diverses de l'ironie, de l'énigme, de l'allégorie, de la maxime gnomique, que nous l'irons chercher.

Nous sommes même autorisés à aller plus loin encore. Ces Hébreux de l'Ancienne Alliance, que l'on s'est trop souvent représentés comme n'ayant jamais eu sur les lèvres que les cantiques sacrés du roi psalmiste ou les graves maximes de la sagesse israélite, ils connaissaient les formes profanes de la poésie humoristique et c'est, chose surprenante, par une citation du plus grand des prophètes, Esaïe, que nous apprenons que la chanson satirique et comique existait dans l'ancien Israël. Au chapitre 23, en effet, dans la prophétie dirigée contre Tyr, la célèbre ville marchande des Phéniciens est menacée d'une ruine qui durera soixante-dix ans, au terme desquels

Tyr, semblable à une courtisane oubliée, appellera de nouveau sur elle l'attention des peuples :

Au bout de soixante-dix années, il en sera de Tyr comme de la courtisane dont parle la chanson :

Prends le luth, parcours la ville,
Courtisane qu'on oublie !
Joue bien, répète tes chansons,
Pour qu'on se souvienne de toi !

(V, 15-16)

En outre dans deux passages, prophétiques également, nous trouvons des allusions faites à des chansons à boire, donc à un genre de production littéraire (?) dans lequel l'humour est, en général, assez fortement épicé. C'est d'abord Amos qui, au chapitre VI de son livre, parle de ces buveurs insouciantes

Qui chantent comme des fous au son de la lyre,
Qui croient manier la harpe de David,
Et qui boivent le vin dans des amphores.

Puis Esaïe lui-même, dans le chapitre V, qui contient la belle allégorie de la vigne, prononce un *Malheur!* solennel contre ceux qui

Dès le matin, courent après le vin,
Qui s'attardent le soir, échauffés par la boisson ;
La lyre et la harpe, le tambourin, la flûte et le vin,
Voilà leurs festins !

C'est donc à tort, croyons-nous, que M. Bois, dans sa notice sur la poésie hébraïque¹, s'appuie sur les rares citations de poésies du genre profane contenues dans l'Ancien Testament, pour déclarer que « ce genre fut en réalité peu cultivé et peu fécond. » Etant donné la nature essentielle des livres du canon hébreu, qui forme un ensemble de documents narratifs assez peu développés, de discours prophétiques traitant de sujets de la plus haute gravité, et d'écrits didactiques ayant un but moral très prononcé, on ne doit pas s'attendre à trouver dans un tel ensemble des traces bien nombreuses à la poésie profane

¹ *Encyclopédie des sciences religieuses*, de Lichtenberger, vol. VI.

de la nation. Mais à côté des poésies profanes mentionnées plus haut, il en est cité plusieurs autres qui n'ont rien à faire avec le genre religieux et qui montrent clairement que les Hébreux devaient posséder toute une littérature poétique indépendante du culte et de la morale. Le chant de Lémec (Gen. IV, 23-24), celui du Puits (Nombr. XXI, 17-18), celui de Hešbon (Nombr. XXI, 25 et sq.), sont des preuves manifestes de l'existence d'une poésie non sacrée chez les anciens Hébreux¹. Et, n'eussions-nous pas ces preuves directes, nous serions en droit d'invoquer comme indices les termes si nombreux qui, en hébreu, expriment l'idée de rire, de se moquer, de s'égayer. N'est-il pas curieux de remarquer que les trois grands documents qui ont servi à former la Genèse, le document sacerdotal (Gen. XVII, 17), le Jahviste (Gen. XVIII, 12) et le II^d Elohiste (Gen. XXI, 6) rapportent tous trois à l'un de ces termes, *tsahak* (rire), l'étymologie du nom d'un des plus grands et des plus sympathiques ancêtres de la nation, le patriarche Isaac ?

Abordons maintenant l'examen des textes eux-mêmes.

V

Si, suivant l'ordre des trois grands groupes de livres qui composent le canon hébreu (écrits narratifs, prophétiques et didactiques), nous nous adressons d'abord au premier d'entre eux, aux livres historiques (en y comprenant les cinq livres de la Loi), nous y rencontrerons à mainte reprise une forme d'humour qui, pour être à peine indiquée extérieurement, n'en est pas moins réelle et intéressante à constater. C'est des chapitres où l'humour est à l'état latent, où il réside dans l'exposé pur et simple des faits, sans que nous y voyions percer une intention positive de l'écrivain, que nous devons nous occuper tout d'abord.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'il existe des éléments d'humour très sensibles dans les trois récits qui nous présentent, Abraham d'abord, puis Isaac, essayant de faire

¹ Voy. E. Meyer, *Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Hebräer*, p. 49-53.

passer leur femme pour leur sœur, afin d'éviter certains désagrèments à leur amour-propre marital ; il s'ensuit d'autres inconvénients qu'ils n'avaient pas prévus et qui mettent toute leur prudence à néant¹. La situation délicate que présente ce triple récit ne manque pas d'une fine ironie, et ces maris, dont le trop naïf subterfuge est démasqué par les faits, deviennent d'emblée quelque peu ridicules aux yeux du lecteur. Tout le cycle de récits qui concerne le séjour de Jacob en Mésopotamie pourrait être également cité. Le patriarche croit d'abord qu'il va, au bout de sept années d'un dur labeur, épouser Rachel qu'il aime. Mais, le lendemain des noces, il s'aperçoit avec stupeur que, par un tour d'escamotage qu'inspirent à son beau-père les usages du pays, on lui a donné Léa l'aînée². Tout est donc à recommencer, et ce sont, en perspective, sept nouvelles années pénibles à passer. Et ces moyens, ingénieux mais suspects, que Jacob emploie pour accroître son troupeau aux dépens de ceux de son beau-père³ ! Et, dans la fuite précipitée de Jacob avec ses femmes, ses enfants et son bétail, le trait pittoresque qui nous montre Rachel cachant sous la selle de son chameau les *theraphim*, ces « petits bons dieux » comme les appelle Renan, auxquels son père tenait tant, et donnant à ce dernier l'excuse que l'on sait, pour n'avoir pas à quitter sa monture⁴ !

Plus loin encore, c'est la rencontre de Jacob avec Esaü. Que de rouerie, que de malice le coupable n'emploie-t-il pas pour préparer la rencontre et distancer ensuite son frère aîné ! Ce dernier, qui sait à quoi s'en tenir sur l'honnêteté de Jacob, voudrait que tout le monde repartît ensemble : « Allons, dit-il, mettons-nous en route ! » Mais Jacob, qui ne tient pas à vivre trop près de son frère, trouve une excuse pleine de malicieuse bonhomie pour différer son départ : « Mon seigneur sait que les enfants sont délicats et que j'ai des brebis et des vaches qui

¹ Gen. XII (doc. Jahviste), XX (doc. II^d Elohiste) et XXVI (doc. Jahviste).

² Celle dont nos anciennes versions disent qu'elle avait « les yeux *tendres*, » c'est-à-dire *déliçats*.

³ Gen. XXX, 37 et suiv.

⁴ Gen. XXXI.

allaitent ! » Il serait donc dangereux de presser le pas ; cette excuse est d'un père tendre, d'un sage administrateur. Esäü n'a plus qu'à s'incliner et à prendre les devants. Il faut bien reconnaître que, dans toutes ces narrations, si parfaitement naturelles, où le récit coule de source, l'esprit et la bonne humeur populaires ont atteint les plus heureux effets d'humour.

Le chapitre XXXVIII nous arrête au passage. L'histoire qu'il raconte, si nous en jugeons au point de vue de la morale la plus élémentaire, n'est pas destinée à notre édification : c'est celle du patriarche Juda qui, croyant avoir affaire à une vulgaire femme publique rencontrée sur le grand chemin, se trouve avoir donné à sa belle-fille Thamar trois gages très compromettants, grâce auxquels, plus tard, elle saura faire reconnaître son séducteur. Les railleurs de notre littérature auraient sans doute tiré un grand parti de cet épisode. L'auteur jahviste, lui, tout en conservant au récit la couleur tragi-comique qui ressort naturellement des faits, ne cherchera pas à tirer de ces derniers tout l'effet humoristique dont ils étaient susceptibles ; il les présente sous une forme purement objective et, au travers de la situation tristement drôle qu'ils nous révèlent, nous voyons paraître la leçon morale qui doit ressortir pour les lecteurs.

La nature des narrations renfermées dans les livres qui suivent (Exode à Deutéronome) prêtait moins à l'humour. La forme pittoresque des récits est moins frappante ; les éléments traditionnels populaires paraissent y être en moins grand nombre. Nous sommes sur un terrain historiquement plus sûr, où les faits se présentent avec une plus grande objectivité. Cependant, nous tromperions-nous en prétendant que le récit des démêlés de Balaam avec son ânesse offre quelques-uns de ces éléments comiques dont il vient d'être question ? Cet adepte des cultes idolâtres de l'Orient, qui se bat avec son baudet, parce que celui-ci, conscient d'un danger invisible, a frôlé contre le mur du chemin le pied de son maître, ne prête-t-il pas à la plaisanterie, et, par ses démêlés avec un âne, ne devient-il pas quelque peu ridicule ? Nous croirions même volontiers que, dans ce cas, l'humour était bien cherché et

voulu par le narrateur sacré, lequel n'était peut-être pas fâché de jeter le ridicule sur la personne de ce prophète venu d'Orient pour maudire le peuple de Jahveh.

Si, quittant le Pentateuque, nous passons aux livres historiques, nous rencontrerons, dans le livre de Josué, plusieurs chapitres qui présentent avec un certain humour les faits qu'ils racontent : citons, par exemple, le chapitre IX, racontant l'histoire de ces Gabaonites qui, pour arracher aux Israélites un traité qui leur donne la vie sauve, usent d'un stratagème qui ne manque pas d'habileté : eux qui habitent à deux pas de là, ils feignent d'arriver d'un lointain voyage ; ils se sont affublés de vieilles hardes ; ils ont chaussé des sandales rapiécées et ont mis dans leur bissac du pain sec. Grâce à ces précautions ils trouvent moyen de tromper la clairvoyance de Josué.

Le livre des Juges, dont les récits pittoresques et vivants portent si bien la marque de la tradition populaire qui les a conservés, présente d'assez nombreux exemples de cet humour latent qui réside dans le fait même que l'on raconte, plutôt que dans l'intention positive que le narrateur aurait eue de faire sourire ses lecteurs. Citons, au chapitre VII, le curieux moyen qui fut employé pour trier, sur l'ensemble des troupes d'Israël, les trois cents braves qui seraient capables de vaincre les Madianites. Le récit du chapitre XII est particulièrement intéressant au point de vue qui nous occupe ici. Pour arriver à distinguer les Ephraïmites du reste d'Israël, Jephté fait prononcer à tous ceux qui se présentent au gué du Jourdain, le mot *Schibboleth*, que les Ephraïmites, victimes innocentes d'un défaut de prononciation, reproduisent sous la forme peu académique de *Sibboleth*. Le fait en lui-même, c'est-à-dire l'invention de ce moyen pratique de distinguer les amis des ennemis, n'est-il pas déjà l'indice d'un tour d'esprit enjoué, porté à l'humour ?

Dans les livres de Samuel, bien des récits de la biographie de David présentent des éléments de ce même humour latent. Dans 1 Sam. XVIII, par exemple, on voit Saül exiger de son futur gendre le plus singulier gage de vaillance, le plus extraordinaire *morgangiba* qu'un cerveau humain ait jamais inventé. David, d'ailleurs, s'exécute volontiers ; il tombe sur les Philis-

tins, dont il occit le nombre voulu, afin de servir au roi le chiffre exact « bien compté » des dépouilles qu'il réclame. Au chapitre XIX, David est tiré du plus grand danger par l'ingénieuse présence d'esprit de sa femme : Mical sauve son mari, en le faisant descendre par la fenêtre, et mettant à sa place, dans le lit, un de ces petits dieux lares, que nos vieilles versions décoraient du nom pittoresque de « Marmousets ; » elle garnit l'idole d'une peau de chèvre à son chevet, d'une chaude couverture sur ses pieds, de façon qu'elle ressemble à un malade que l'on dorlote et, lorsqu'arrivent les gens de Saül, avec l'ordre d'emporter le malade mort ou vif, ils découvrent le stratagème et s'en vont déconfits. La suite du chapitre fournit encore un joli récit ; elle montre les troupes envoyées à la poursuite de David et qui, les unes après les autres, sont saisies par l'esprit prophétique. Saül lui-même, qui s'est mis à leur recherche, est saisi par l'Esprit, se dépouille de ses vêtements, et se mêle, tout un jour et toute une nuit, à la bande bruyante des voyants. Enfin un dernier exemple nous est fourni par 2 Sam. X. David, sachant que les Ammonites ont un nouveau roi, envoie à ce dernier des ambassadeurs chargés de le complimenter. L'Ammonite, flairant quelque manœuvre diplomatique, reçoit fort mal les ambassadeurs, si mal qu'il les congédie après leur avoir fait raser un seul côté de la figure et couper leurs vêtements à la hauteur des cuisses. Mis en si piteux état, ces pauvres plénipotentiaires n'osent plus rentrer à Jérusalem ; David les autorise à rester en route, jusqu'à ce que leur barbe ait repoussé, afin de ne pas exposer ces malheureux à une rentrée ridicule.

Il serait facile d'augmenter le nombre des exemples d'humour latent contenus dans les narrations historiques. Que cet humour ait été voulu et cherché par les auteurs israélites, ou qu'il résulte pour nous, de la représentation vivante, plastique, que nous nous faisons des événements racontés, c'est ce qu'il n'est pas toujours possible de déterminer. Et voici pourquoi. Il faut se rappeler que l'humour réside parfois dans le simple choix d'un mot justement approprié à la situation, éclairant cette situation d'un jour imprévu, qui l'exprime et la résume,

pour ainsi dire, d'un seul trait. Or, l'hébreu, langue assez pauvre au point de vue du choix des termes, et de construction peu souple, ne se prête pas très facilement à l'emploi de ce procédé-là, et ne permet pas toujours de saisir nettement les intentions d'un auteur qui dispose de moyens d'expression si restreints, pour rendre les nuances de sa pensée.

A cela s'ajoute une autre raison: c'est que les événements qui, à l'origine, ont pu être narrés d'une façon objective et indépendante de tout but religieux et théocratique, ont été utilisés plus tard, par les rédacteurs derniers des livres dans lesquels ils figurent, de manière à produire un effet moral et religieux déterminé, à atteindre un but didactique ou édifiant. Il est évident que, pour arriver à ce résultat, les récits originaux ont été dépouillés de ce qu'ils pouvaient avoir de positivement profane et réduits à leurs éléments les plus sérieux. On sait, par exemple que, pour la rédaction dernière du livre des Chroniques, les narrations ont été imprégnées d'un esprit sacerdotal et liturgique très prononcé, qui devait certainement exclure tout élément d'humour.

Mais, à côté de ces récits où l'humour s'offre à nous sous la forme la moins précise, on rencontre dans la Bible hébraïque de nombreux passages dans lesquels l'effet plaisant est voulu, cherché, marqué au dehors par des expressions auxquelles on ne saurait se méprendre. C'est le plus souvent sous la forme de l'ironie, de la raillerie et du persiflage que cet humour apparaît. En voici quelques exemples:

Dans l'Exode, chapitre I, les sages-femmes israélites ont une bien jolie réponse à l'adresse des Egyptiens, qui s'effraient de voir s'accroître la population israélite: « C'est que les femmes des Hébreux ne sont pas comme celles des Egyptiens; elles sont très vigoureuses, et, avant qu'on ait pu appeler la sage-femme, elles ont accouché. » Quand il s'agit de duper les *Goïm*, l'astuce juive, on le voit, a été la même de tout temps.

Dans les Juges, au chapitre VI, Joas prend en main la cause de son fils, qui a renversé l'autel de Baal. « Est-ce à vous de prendre la défense de Baal? Si Baal est Dieu, qu'il plaide sa cause lui-même, puisqu'on a renversé son autel! » On est dieu,

ou on ne l'est pas ! Plus loin au chapitre VIII, nous rencontrons dans l'hébreu une expression charmante de pittoresque : Gédéon va châtier les habitants de Soukkoth qui l'avaient raillé ; le texte dit : « il prit les anciens de Soukkoth et les épines du désert, *et il leur fit faire connaissance.* » Rien de plus expressif, en hébreu, que ces deux simples mots. Ce même livre des Juges contient, au chapitre XV, un échantillon de la forme d'esprit la plus inférieure de toutes : le jeu de mots. Samson, mis en gaité par le massacre qu'il vient de faire de mille Philistins, joue sur le son et le sens du mot *hamôr*, qui signifie à la fois *âne* et *monceau* : « Avec une mâchoire de *hamôr* (âne), j'ai fait un *hamôr* et même deux *hamôr* (un monceau et deux monceaux). »

Au chapitre XVIII du même livre, v. 23-26, l'élément comique pur et simple ressort tout à la fois de la situation et des paroles de ce pauvre Micah, l'Ephraïmite qui avait établi dans sa maison un petit culte dissident avec ephod, idole, et un prêtre salarié auquel il avait même donné, dit le texte, « un habillement complet. » Mais les Danites, qui vont fonder plus au nord un culte national, ont tout pris à Micah, en passant par son village. Le malheureux s'aperçoit qu'on l'a dévalisé et il se met à pousser des cris à la poursuite de ses ravisseurs qui, se retournant, lui demandent, de l'air naïf de gens qui simulent l'étonnement : « Mais, que se passe-t-il donc, qu'as-tu ? » L'autre, déjà ridicule parce qu'il s'est laissé voler, leur fait une réponse piteuse qui ajoute encore au comique de la situation : « Mes dieux, que je m'étais fabriqués, vous les avez enlevés, et le prêtre avec... Qu'est-ce qui me reste, à moi, et vous pouvez encore me dire : « Qu'as-tu ? » Pour bien apprécier cette boutade, il faudrait se représenter encore le ton dépité et risiblement indigné dont elle fut lancée.

Dans les livres de Samuel, c'est un reproche assez drôle du roi de Gath, auprès duquel David, qui simule la folie, s'est retiré : « Pourquoi m'amenez-vous cet homme, qui a perdu la tête ? Est-ce que je manque de fous, pour que vous m'en ameniez un de plus ¹ ? » Ailleurs encore, c'est David qui se déprécie

¹ 1 Sam. XXI, 15.

habilement aux yeux de son persécuteur Saül. Ses paroles, qui ont pour but de faire comprendre au roi qu'il s'exagère les risques que court son trône, renferment une image de contraste qui est vraiment comique : « Contre qui le roi d'Israël s'est-il mis en campagne ? Qui poursuit-il ? Un *chien crevé*, une *simple puce* ! » Et l'on rit à la pensée de ce monarque qui a levé ses étendards contre d'aussi chétives bestioles¹. Au chapitre suivant, on trouve un nouvel échantillon de jeu de mots, dans celui qui est attribué à la femme de ce Nabal qui avait refusé des vivres à David. Pour tirer d'affaire son mari menacé de mort, cette épouse, plus dévouée que respectueuse, ne craint pas de plaisanter sur le nom du dit mari : « Il ne faut pas se prendre à ce qu'il dit, car il est *Nabal*, comme son nom (*Nabal* signifie *stupide*). » David trouva sans doute le rapprochement de son goût, car il pardonna au mari de cette femme d'esprit. Le chapitre XXVI fournit toute une scène où le persiflage apparaît très accentué. David et Abischaï ont pénétré de nuit dans le camp de Saül et se sont même emparés de la lance du roi et de la cruche d'eau placée à son chevet. Parvenu en lieu sûr, David se met à héler Abner, le général en chef de Saül : « Me répondras-tu, Abner ? » Ce dernier, indigné d'un tel tapage nocturne, répond vertement : « Qui es-tu, toi qui pousses des cris vers le roi ? » Ce qui revient à dire : « Pas tant de bruit ; je ne tolérerai pas qu'on réveille Sa Majesté, car je fais bonne garde autour d'Elle ». Plaisante prétention, après ce qui vient de se passer dans le camp. David a donc la partie belle pour répondre à Abner : « N'es-tu pas un vaillant homme ? tu n'as pas ton pareil en Israël. Eh ! bien, pourquoi n'as-tu pas mieux gardé le roi ton Maître ? Ce que tu as fait là n'est pas bien... Regarde où sont la lance du roi et la cruche d'eau qui étaient à son chevet ? » Voilà du persiflage bien compris, et ces apostrophes ironiques jaillissent de source. Il y a là de quoi réfuter Voltaire, lequel, comparant le grand Frédéric avec David, a écrit ces mots :

Frédéric a plus d'art et connaît mieux son monde,
Il est plus enjoué, sa verve est plus féconde.

¹ 1 Sam. XXIV, 15.

Laharpe, qui a écrit sur la poésie des Hébreux quelques belles pages dans son *Cours de littérature*, a trouvé la réponse qu'il convenait de faire à ce jugement peu justifié.

Citons enfin, comme dernier exemple d'humour, un chapitre qui vient ici à la pensée de tous nos lecteurs, le chapitre XVIII du 1^{er} livre des Rois. Chacun connaît cette belle page qui raconte la scène du Carmel. Il faut qu'on sache qui est Dieu, de Jahveh ou de Baal. Les prophètes de l'idole se donnent toutes les peines du monde pour se faire entendre de leur dieu ; jusqu'à midi, ils s'évertuent, et se livrent même à une gesticulation effrénée : « Ils sautaient par-dessus l'autel. » Elie, représentant de Jahveh, trouve la scène plaisante, et encourage ces forcenés du geste et de la voix : « Criez donc plus fort pour qu'il vous réponde, car il est dieu ! Il médite, ou bien il est allé à l'écart, ou il est en voyage ; peut-être qu'il sommeille et il se réveillera. » Mais le ciel reste muet, et ces malheureux en sont pour leurs peines. Jahveh triomphe, en donnant à son prophète une réponse éclatante. On trouverait difficilement une scène où le tragique se mêle au comique d'une façon plus heureuse et plus frappante. Quelle ironie dans ces mots du prophète et quelle fine satire dirigée contre l'idolâtrie de ses contemporains ! Ce dieu, qui ne peut pas être au four et au moulin tout ensemble, qui, pour réparer ses forces, a besoin de faire sa sieste au milieu du jour, à l'orientale, quelle caricature de dieu ! N'y eût-il, dans tout l'Ancien Testament, que cette page-là pour nous faire connaître l'humour des anciens Hébreux, nous serions en droit de dire : l'humour existe et les Israélites en étaient aussi bien doués que d'autres.

VI

Après les livres historiques, ce sont les documents émanés de la plume des prophètes qui doivent attirer quelques instants notre attention. Leurs écrits sont, de tout l'Ancien Testament, ceux qui doivent à première vue renfermer la proportion la plus forte du style noble et élevé, puisqu'ils reproduisent des discours qui traitent les sujets les plus graves de la vie religieuse

et politique de la nation. A partir du VIII^e siècle, la prédication des prophètes atteint fréquemment au sublime et excite encore notre admiration par la vigueur de ses accents, par l'ampleur de l'horizon qu'elle embrasse, par l'élévation de ses vues d'avenir et la pureté de ses aspirations.

Cependant, si les prophètes sont avant tout des hommes de loi et de devoir, qui ont compris tout le tragique de leur vocation, ce sont aussi de fins et profonds observateurs des travers de leur époque. Ils savent qu'ils ont affaire à une génération frivole, éloignée du culte légitime, railleuse, indifférente. Ils savent que, selon le précepte des Proverbes, il n'est point mauvais, parfois, « de répondre au sot selon sa sottise, » c'est-à-dire d'employer à son égard les moyens qui seront les plus susceptibles d'éveiller son attention ; ils savent que, faire retentir toujours la note grondeuse, irritée, de la menace et de la censure, ce serait, vis-à-vis d'une génération moqueuse et légère, aller à fin contraire du but que l'on se propose. Nous pouvons donc nous attendre à les voir employer l'arme de l'humour, mais de l'humour conçu sous la forme la plus grave dont il soit susceptible, celui d'une sainte ironie ou d'une raillerie salutaire.

Ce n'est pas dire, toutefois, que l'on ne puisse relever, chez les prophètes, quelques exemples de cet humour latent qui ressort, nous l'avons vu, de la façon dont les auteurs savent raconter des faits ou nous représenter des situations qui renferment un élément plaisant¹. Mais cette impression ne semble pas résulter d'une intention voulue de l'auteur qui nous transmet ces faits ; elle provient plutôt de l'opposition que nous établissons inconsciemment dans notre esprit entre la gravité du personnage qui accomplit certains actes et le caractère prosaïque de ces actes.

Nous avons fait déjà observer que c'est, le plus généralement,

¹ Jonas, irrité jusqu'à la mort d'avoir vu périr le ricin qui l'avait abrité et contestant avec Dieu comme un enfant qui boude, Jonas nous apparaît sous des traits ridicules, parce que nous voyons surgir immédiatement dans notre esprit le contraste qui existe entre le sérieux de la mission prophétique et la puérité de l'agent auquel cette mission a été confiée.

sous la forme de l'ironie que l'humour se manifeste chez les prophètes. On rencontre, dans le livre d'Esaië, des échantillons remarquables de ce genre-là. Prenons, par exemple, le chapitre III. Le prophète y incarne l'orgueil de l'Israël contemporain, en la personne des filles de Sion, coquettes et légères, préoccupées d'une vaine parure extérieure, qui recouvre toute la corruption de leur cœur. Notre sens esthétique, à nous Occidentaux modernes, ne saisit qu'à grand peine l'ironie et le mordant persiflage de cette satire dirigée contre les élégantes évaporées du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, et il faut bien convenir que cette longue énumération des articles de toilette dont se servaient les beautés à la mode du temps d'Esaië, nous paraît, à première vue, un péché contre le goût. Voici le passage, tel que l'a rendu Renan, avec un réel bonheur d'expression :

Puisque les filles de Sion sont orgueilleuses,
 Et qu'elles marchent la tête haute,
 En jouant des prunelles,
 Et qu'elles vont trottinant
 En faisant cliqueter les anneaux de leurs pieds,
 Adonai rendra chauve la nuque des filles de Sion,
 Et mettra leur honte à nu.
 En ce jour-là, adieu les parures,
 Anneaux de pieds, médaillons, croissants,
 Boucles d'oreilles, bracelets, fichus,
 Diadèmes, chaînettes, ceintures,
 Boîtes à parfum et amulettes,
 Bagues et anneaux de nez ;
 Robes de prix et pelisses,
 Mantes et aumônières
 Miroirs et camisoles,
 Toques et pardessus.
 Au lieu de parfums, une infection,
 Au lieu de ceinture, une corde,
 Au lieu de cheveux bouclés, une tête rasée,
 Au lieu de simarre, un sak ;
 Un stigmaté, au lieu de beauté.

La verve caustique du prophète semble allonger à plaisir la liste de tous ces colifichets ; elle les entasse comme en un ca-

talogue de modes, et s'y complaît, mais c'est pour finir, avec d'autant plus de puissance, par un admirable tableau mettant en contraste, sous la forme la plus brève, la splendeur présente et l'horreur à venir.

L'ironie perce dans chaque strophe du chapitre V, qui commence par la belle allégorie de la vigne. C'est aussi avec ironie qu'Esaië, dans le chapitre XXVIII, fait parler les ivrognes incorrigibles qui ne veulent pas recevoir d'ordres de la part du prophète : « A qui prétend-il (disent ces gens) prêcher l'obéissance ? Est-ce à des enfants à peine sevrés, arrachés à la mamelle ? C'est toujours *loi sur loi, loi sur loi, règle sur règle, règle sur règle*, un peu ci, un peu là ! » Ce qui revient à dire : Ce prophète est bien ennuyeux ; ses réprimandes perpétuelles, ses innombrables préceptes nous cassent la tête. Et le prophète, en répétant ainsi les mêmes termes, trouve un moyen ingénieux d'exprimer avec ironie les sentiments de ces buveurs. Il est même possible que l'auteur, en employant les mêmes mots quatre fois de suite¹, ait voulu imiter, soit le bégaiement confus et pâteux des ivrognes qui sont censés parler, soit le langage de ces barbares qui vont châtier les pécheurs, de la part de l'Éternel, car la suite du texte dit : « C'est par des gens qui bégaiant, c'est dans une langue étrangère qu'on parlera à cette nation. » En tout cas, l'effet comique est cherché et atteint, grâce à l'expédient très simple imaginé par Esaië.

Mais c'est surtout à propos des idoles, ces vains simulacres sans vie, que la verve ironique du grand anonyme qui a écrit les chapitres XL-LXVI du livre d'Esaië a trouvé ses plus remarquables effets. Les chapitres XL, XLI, XLIV, XLVI, reprennent tous ce thème si propre à exciter la verve sarcastique de l'auteur. « L'idole ! l'artiste la fond, l'orfèvre la revêt d'or, il y soude des chaînettes d'argent. Le donateur indigent choisit un bois qui ne pourrisse pas ; il cherche un artisan habile pour faire une image qui ne branle pas... Le sculpteur encourage le fondeur, le batteur d'or encourage le forgeron. On dit de la soudure : elle est bonne ! On y plante des clous, pour que ça

¹ Hébr. *Tsav látsav, Tsav látsav, Kav lákav, Kav lákav.*

ne bouge pas¹ ! » On veut bien se payer le luxe d'une idole ; mais il ne faut pas que ce luxe soit ruineux. On établit donc, avant de se lancer dans pareille entreprise, un *devis* de l'idole, où rien n'est laissé à l'imprévu. Le prix de revient, comme disent nos modernes architectes, est chiffré au plus juste, on veut du bon... et du pas cher. Le Juif a toujours été, on le voit, un habile calculateur. Et c'est là ce qui inspire la plume railleuse du prophète.

Le passage le plus développé est au chapitre XLIV. « On coupe des cèdres, on prend le rouver et le chêne ; on choisit parmi les arbres de la forêt. On plante un cyprès que la pluie fera pousser. Puis le bois sert à l'homme à faire du feu ; il en prend pour se chauffer, il en brûle aussi pour cuire son pain, il en fabrique aussi un Dieu et se prosterne... Il brûle la moitié au feu ; avec l'autre, il fait cuire sa viande ; il fait rôtir son rôti et se rassasie. De plus, il se chauffe et dit : Ah ! bon, j'ai chaud, je sens le feu !... Et on n'a pas le bon sens de se dire : J'en ai brûlé la moitié au feu, j'ai fait cuire mon pain sur les braises, j'y ai rôti la viande que j'ai mangée, et, du reste je ferais une abomination ! J'adorerais un morceau de bois !... »

On retrouve des accents d'ironie très analogues à ceux-ci dans Jér. X, 3-5, et dans Hab. II, 18 ; le sujet prêtait, plus qu'aucun autre, à toutes sortes de variations, et les prophètes, toujours obligés de croiser le fer avec leurs contemporains, sur ce grave sujet, ne manquaient jamais l'occasion de faire ressortir en termes très pittoresques le néant des idoles. Il y aurait aussi à relever, dans Jérémie, un certain nombre d'expressions humoristiques et ironiques sur ce sujet. Ainsi, au chapitre II, tout le passage où le prophète compare à « une chamelle légère et vagabonde » l'Israël de son temps : « Eux qui disent à un morceau de bois : Tu es mon père, et à la pierre : Tu m'as enfanté... Au temps de la détresse, ils me disent, à moi : Allons, sauve-nous ? Mais, où sont donc tes dieux que tu t'es faits² ? » Et cette image de l'idolâtrie à laquelle tous, dans une même famille, sont voués activement ? « Les enfants

¹ Es. XL, 19-20 ; XLI, 7.

² Jér. II, 27.

ramassent du bois, les pères allument le feu, et les femmes pétrissent de la pâte pour faire des gâteaux à la Reine des cieux¹. » Joli tableau d'intérieur! C'est la touchante image d'une famille bien unie, dont tous les membres sont animés d'un même esprit et d'un même désir.... Celui de célébrer dignement le culte de Jahveh? Non pas, mais bien d'offrir à la Déesse lunaire les gâteaux de raisin que son culte prescrit.

La note caustique résonne ailleurs, à mainte reprise, dans le livre de Jérémie. Ainsi, pour décrire les angoisses mortelles qui s'empareront de tous, à l'heure du châtiment, quoi de plus expressif que cette phrase du chapitre XXXI : « Un cri d'effroi arrive jusqu'à nous : c'est l'accent de la terreur, et non celui du bonheur. Demandez et voyez si c'est aux mâles d'enfanter ! Pourquoi les vois-je tous, les mains sur les reins, comme une femme en travail, et la pâleur sur tous les visages ? » Nous recueillons encore, au chapitre XLVIII, une allégorie très réaliste et très humoristique : « Moab est resté tranquille dès sa jeunesse ; il s'est reposé sur sa lie ; il n'a pas été transvasé d'un tonneau dans un autre... aussi son goût lui est-il resté et son parfum ne s'est pas altéré. Pour cela, le moment vient où je lui enverrai des encaveurs, qui le décaveront. » Le parfum et le goût sont, naturellement, employés ici dans un sens ironique, et cette allégorie est d'autant mieux à sa place, que Moab était jadis un pays de vignobles réputés². Le décavage est une façon pittoresque de désigner l'exil dont Moab est menacé.

Il y aurait à citer encore bien des passages où la verve des prophètes éclate en notes souvent plaisantes et expressives. Il faudrait, par exemple, relever divers passages dans Osée qui, sous cette forme énigmatique et imagée qui caractérise son style, donne à chaque pas une tournure caustique à sa pensée ; c'est ainsi qu'au chapitre VII, 10, il compare le royaume d'Ephraïm à une « galette non retournée, » c'est-à-dire toujours exposée à la chaleur d'un seul côté, et qui se carbonise au lieu de devenir mangeable. Au chapitre VIII, 5, Jahveh s'écrie, apostrophant les veaux de fonte élevés par Jéroboam :

¹ Jér. VII, 18.

² Es. XVI, 18.

« Il m'est odieux, ton bœuf, ô Samarie ! » Amos, lui non plus, le berger de Thekoa qui répond au prêtre Amatsia qu'il n'a pas l'honneur d'être « prophète, ni fils de prophète, » mais qu'il est un simple « fendeur de figues et berger de petit bétail, » Amos, « qui y va en rusticité, comme un vacher ou un berger, tel qu'il estoit de son état » selon la pittoresque expression de Calvin¹, Amos n'est pas dépourvu non plus de la note plaisante et humoristique. Pour montrer qu'Israël a toujours agi au rebours du bon sens, il lui posera cette question *ab absurdo* : « Labourez-vous la mer avec des bœufs². » Et Michée, censurant la soif de jouissances matérielles qui dévore Juda, et le dédain que ses contemporains éprouvent pour la parole prophétique, Michée dira, inspiré par une trop juste connaissance du cœur humain : « S'il venait un homme débitant des mensonges et disant : je vais vous prêcher sur le vin et la cervoise ! Eh ! voilà quel serait le prêcheur de ce peuple-là³ ! »

Tel est le rôle de l'ironie chez les prophètes. Il y aurait à dire ici quelque chose d'une curieuse forme de plaisanterie que l'on rencontre souvent dans leurs écrits. Nous voulons parler de ces rapprochements de mots ayant entre eux une analogie de *son*, de ces paronomases, moyen qui nous paraît aujourd'hui assez puéril et par lequel les prophètes cherchaient sans doute à éveiller et à fixer l'attention de leurs auditeurs. Les exemples abondent et ce sujet a fourni la matière de travaux spéciaux intéressants⁴. Nous ne relèverons ici que quelques échantillons de ce mode de dire. C'est ainsi que le chapitre V d'Ésaïe commence par l'allitération bien connue : *Aschira nâ lidîdi Schirat dôdi*. Nous en relevons une autre, assez curieuse au chapitre XXII, 5 : *Jôm mehoumâ oumebousâ oumeboukâ*, « jour de trouble, de destruction et de consternation. » Au chapitre XXIV, 16, 17 ssq. : *Bôgdîm bâgâdou oubègèd bôgdîm bâgâdou*, « les pillards

¹ *Lettres françaises de Calvin*, édit. Bonnet, II, p. 265.

² C'est ainsi, en effet, que nous lisons le texte, avec bon nombre de commentateurs. Au lieu de בְּבָקְרִים, qui ne donnerait pas de sens positif, nous lisons בְּבָקְרַיִם, en séparant le mot en deux.

³ Michée II, 11.

⁴ Voyez en particulier Michaëlis, *De paronomasia sacra*.

pillent, les pillards à piller s'acharnent ; » *Pahad vâpahath vapah* « la frayeur, la fosse et le filet, » puis, dans Nahum II, 11 : *Boukâ oumeboukâ oumeboulâkâ*, « pillage, ravage et destruction. » Ces rapprochements de sons nous semblent, à nous, un péché contre le goût ; nous les trouvons enfantins et nous nous demandons comment les prophètes pouvaient prétendre produire, par leur moyen, un autre effet que celui du rire. Cependant, cette impression serait injuste, car elle proviendrait d'une mésintelligence des conditions qui les ont produites, qui les rendaient acceptables et compréhensibles ; car, ainsi que l'a dit Herder ¹ : « Tant qu'une nation a plus de sensations que de pensées ; tant que le langage est pour elle dans la bouche et dans l'oreille, au lieu de ne s'adresser qu'aux yeux par la forme des lettres ; tant qu'elle a peu ou point de livres, ces assonances lui sont aussi nécessaires qu'agréables. C'est une source de souvenirs ². »

Nous ne pouvons qu'indiquer ici, en passant, une autre forme plaisante employée par les prophètes, celle du *jeu de mots*, car ces hommes si graves en ont commis parfois ! Dans Jér. I se trouve un jeu de mots, placé dans la bouche de Jahveh lui-même, sur le terme *Schâked* qui signifie à la fois *veiller* et *amandier*. « Que vois-tu ? dit l'Eternel à Jérémie. Celui-ci répond : « Une branche d'amandier (*Schâked*). » « Tu as bien vu, reprend l'Eternel, car je veille (*Schâked*) sur ma parole pour l'accomplir. » Plus loin, chapitre XXIII, 33, c'est un jeu de mot sur le terme *Massah* qui signifie tout ensemble *oracle menaçant* et *fardeau*. Dans Soph. II, 4, le prophète joue sur deux noms propres, ceux des villes de Gaza et d'Ekron ; il dit : « *Azza azoubah, Ekron théaker*, » que Reuss traduit par l'à peu près français « *Gaza en aura assez, Ekron sera égrenée.* » Esaïe, le

¹ *Génie de la poésie hébraïque*, trad. franç.

² Les rapprochements de sons jouent un grand rôle dans la poésie gnomique des Arabes ; et l'on pourrait, d'ailleurs, citer ici bien des passages de notre littérature classique moderne, où ce procédé est employé. Voy., par exemple, dans Beaumarchais, *Le barbier de Séville*, acte I, scène IV : « C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furette, gronde et geint tout à la fois. »

grand Esaïe lui-même, n'a-t-il pas joué, au chapitre V, 7, sur les deux termes de *justice* et d'*équité*, lorsqu'il a dit : « Jahveh s'attendait à la *justice* (*mischpât*) et voilà la *violence* (*mispah*) ; il s'attendait à l'*équité* (*tsedâkâh*), et voilà, les clameurs (*tsehâ-kâh*) ? Voyez aussi Michée I, 10, 14. En employant de tels procédés, qui nous surprennent sous leur plume, parce qu'ils nous semblent si peu dignes d'eux, les prophètes ont voulu, sans doute, parler au peuple un langage qu'il pût aisément comprendre, et qui laissât quelque empreinte, sinon dans leur cœur, du moins sur leur imagination.

A part les paronomases et les jeux de mots dont nous venons de parler brièvement, on peut dire que, chez les prophètes, la note de l'humour reste une note grave, conforme au ton général de leur prédication. Et pourtant, malgré l'uniformité relative des sujets qu'ils abordaient dans leurs discours, malgré la difficulté que ces orateurs sacrés devaient éprouver à changer de genre, malgré le sérieux de leur pensée et le caractère souvent tragique de leurs discours, ils ont su parfois donner à leur pensée cette forme d'*esprit* qui convient au style noble. Les figures pittoresques de leur langage, les accents de leur sainte ironie, les rapprochements aussi plaisants qu'inattendus que renferment leurs discours, ne constituent certes pas les exemples d'humour les moins appréciables que fournit l'Ancien Testament.

VII

En passant aux écrits didactiques du canon hébreu, nous sommes d'emblée mis en présence d'une variété nouvelle de l'humour, d'une forme littéraire sous le vêtement de laquelle celui-ci se montre à nous de la façon la plus apparente et la plus spirituelle.

La sagesse hébraïque qui, dès les temps de Salomon le roi sage, s'est perpétuée et transmise de génération en génération pendant plus de six siècles en Israël, ne nous a pas légué d'œuvre à proprement parler philosophique, car le livre de l'Ecclésiaste, le dernier produit de cette sagesse, contient une

trop forte proportion d'éléments didactiques pour mériter ce nom. Elle nous a laissé des poèmes lyriques, et des sentences nombreuses, qui sont l'œuvre de penseurs isolés, plutôt que le produit de ce que l'on appelle le bon sens ou la sagesse populaires. Et, dans ces sentences, fruit de la connaissance des hommes et des choses, résultat d'expériences souvent décevantes, d'observations sagaces et pénétrantes, la pensée israélite a su revêtir une expression tantôt sévère, tantôt plaisante qui donne aux Proverbes hébreux un prix et un charme particulier. Il n'est pas toujours facile de rendre en nos langues l'extrême concision de cette forme gnomique orientale qui dit tant de choses en si peu de mots. Les auteurs de la belle collection qui nous est restée sous le titre de *Livre des Proverbes*, ont visé à la brièveté, intraduisible parfois dans nos idiomes occidentaux. Ils ont supprimé sciemment tout élément qui eût été de nature à embarrasser l'expression de la pensée ; cela est si vrai que, dans les maximes qui reposent sur une comparaison, ils ont parfois trouvé moyen de se passer de toute particule comparative en juxtaposant les deux objets qu'il s'agissait de mettre en parallèle. Ainsi chapitre XI, 22 :

Un anneau d'or au groin d'un porc,
Une femme belle, mais sans esprit.

Aussi devons-nous nous attendre à voir l'humour des Proverbes participer à cette concision, et se présenter à nous sous les formes multiples de la comparaison, de l'antithèse et de la simple indication d'un état ou d'une situation. L'idée n'est pas ordinairement développée au delà du simple distique ; mais, sous cette forme si concentrée, que de choses le sage hébreu peut exprimer !

Veut-il décocher un trait acéré au paresseux, au sot, à l'ivrogne, combien il sait trouver le mot juste et piquant ! Il dira de l'insensé :

A quoi bon l'argent dans la main du sôt ?
Pour acheter la science ?
Mais... où la mettre ?

Ou bien encore :

Le sot n'aime pas à se montrer prudent,
Mais à faire parade de son esprit.

XVIII, 2.

Et plus loin :

Au cheval le fouet, à l'âne la bride,
Au dos du sot le bâton.

XXVI, 3.

Comparez ce que dit à ce sujet l'Ecclésiaste :

Le rire des sots est comme un feu d'épines
Pétillant sous la chaudière.

Eccl. VII, 6.

Ce sujet, pour les sages hébreux, est inépuisable :

Tu pilerais le sot dans un mortier,
Comme du gruau avec le pilon,
Que sa sottise ne partirait pas.

XXVII, 22.

Une verge dans la main d'un ivrogne,
Tel un bon mot dans la bouche d'un sot.

XXVI, 9.

Le paresseux excite surtout leur verve caustique :

Ce que le vinaigre est aux dents, et la fumée aux yeux,
Le paresseux l'est à ceux qui l'envoient.

X, 26.

La porte tourne sur ses gonds
... Et le paresseux sur son lit.

XXVI, 14.

Le paresseux plonge sa main dans le plat
Mais il trouve pénible de la ramener à sa bouche.

XXVI, 15.

Le paresseux dit : Il y a un lion dehors !
Je serais tué dans la rue !

XXII, 13.

Et que dire de toutes les maximes où les auteurs gnomiques lancent leurs épigrammes à la femme. Il faut reconnaître que leur humour n'est pas courtois, et que, en cela, ils sont bien

de leur Orient sceptique et dédaigneux à l'égard du sexe faible. L'auteur de l'Ecclésiaste ne dit-il pas, lui aussi :

J'ai bien trouvé un homme entre mille,
Mais de femme... point !

Dans les Proverbes, c'est un bouquet fort peu galant que nous pouvons cueillir de sentences où l'humour est parfois d'une très malicieuse espèce.

Mieux vaut habiter à l'angle d'un toit,
Que de partager la demeure d'une femme querelleuse.
XXI, 9.

L'eau d'une gouttière au jour de l'averse
Et une femme querelleuse
Ce sont choses semblables.
XXVII, 15, v. aussi XIX, 13.

Le sage Agour n'a-t-il pas l'impertinence d'indiquer, parmi les quatre choses qui lui semblent insupportables :

La vieille fille qui se marie?
XXX, 23.

Hâtons-nous d'ajouter que, si les auteurs gnomiques parlent de la sorte, c'est par pur amour du paradoxe et poussés par un esprit taquin, car ils ne tardent pas à rendre justice aux filles d'Eve et à les louer. Les Proverbes ne disent-ils pas : « Qui a trouvé une femme a trouvé le bonheur...? » (XVIII, 22.) Et le Talmud renchérit encore sur cette affirmation, lorsqu'il dit qu' « il n'y a rien de bon que la femme¹. »

Mais, à côté de ces sentences aux contours précis, nous avons dit que les auteurs gnomiques se livrent parfois à de petits tableaux de genre plus développés, plus finis, où l'on voit l'idée traitée avec plus de détails. En voici un exemple, concernant les ivrognes :

Pour qui les ah ! Pour qui les hélas ?
Pour qui les plaintes ? Pour qui les yeux rouges ?

¹ Traité Sanhédrin. 100, proverbes attribués à Ben Sira. — J.-Stern, *Die Frau im Talmud*, Zurich 1879.

Pour ceux qui s'attardent à boire,
 Qui vont déguster le vin mêlé.
 Ne regarde pas le vin qui paraît d'un beau rouge,
 Qui fait des perles dans la coupe
 Et qui descend si agréablement.
 Tu serais comme un homme couché en pleine mer,
 Comme si tu étais couché au sommet d'un mât :
 « Ils m'ont frappé!... je n'ai point de mal.
 » Ils m'ont battu... je n'en sais plus rien.
 » Quand me réveillerais-je ? J'en veux encore¹ ! »

XXIII, 29.

Il serait difficile de dire, d'une façon plus plaisante et plus expressive, à quel degré d'inconscience et d'abrutissement parvient l'ivrogne en proie à son vice.

Nous avons mentionné plus haut le livre de Job. L'humour y paraît également, soit sous la forme du sarcasme, soit sous celle de l'ironie. Job, dans ses contestations avec les trois amis venus pour le consoler et qui, en fin de compte, ne trouvent à lui adresser que des reproches, Job est souvent mordant et sarcastique ; la propre justice de ses interlocuteurs l'irrite et il leur lance quelques traits fort bien décochés :

« En vérité, vous êtes des gens !...
 Et avec vous mourra la sagesse !... »

XII, 4.

« Vous ai-je dit : Donnez-moi quelque chose,
 De votre bien faites des cadeaux en ma faveur ? »

VI, 22.

Ce qui revient à dire : Je comprendrais votre irritation si j'avais fait appel à votre bourse ; mais je n'ai demandé que de bonnes paroles et je ne puis pas même les obtenir.

Et, après que les trois amis ont épuisé contre lui tous les

¹ Et comme si ce petit tableau n'était pas assez complet par lui-même, les traducteurs alexandrins ont intercalé une adjonction ainsi conçue : « Si tu regardes les bouteilles et les verres, tu en arriveras à te promener plus nu qu'un pilon (!) ; » mais ces mots ne font qu'encombrer la phrase et en gâter la perfection. Cf. mon *Etude critique sur le texte du livre des Proverbes*, p. 210, à propos des transformations assez curieuses que les LXX ont fait subir à ce passage.

discours que leur dicte leur propre justice, Job répond au dernier d'entre eux par les éclats d'une ironie pleine d'amertume : « Comme tu as bien soutenu l'impuissance ! Comme tu es venu au secours du bras sans force ! Comme tu as bien conseillé l'ignorance et montré de la sagesse à profusion ! Avec le secours de qui as-tu débité ton discours ? Et de qui l'esprit a-t-il parlé par ta bouche ? » (XXVI, 1-3.) Un interlocuteur de Job, qui paraît tout à coup au chapitre XXXII, un jeune homme du nom d'Elihou, cherche à définir la situation d'une façon équitable ; il a des paroles sévères pour ces trois amis qui se sont montrés, malgré leur grand âge, des conseillers fâcheux : « Les vieux, dit-il, ne discernent pas toujours ce qui est juste » (XXXII, 9) ; il les raille de ce que, à un moment donné, ils n'ont su que répondre ; « les voilà déconcertés ! ils ne savent plus que dire ; on leur a coupé la parole ! » (XXXII, 15.) On dira que ce jeune homme-là n'est pas trop révérencieux pour les vénérables sages qui ont tant discouru dans les chapitres précédents. Il est peut-être de l'école qui a pour devise : place aux jeunes !

C'est dans la dernière partie du livre qu'on rencontre les éléments d'ironie les plus remarquables. Dans une grandiose théophanie, Jahveh a pris la parole ; il va montrer à Job que c'est, de la part de l'homme mortel, une singulière prétention de vouloir contester avec Dieu et, pour le prouver, il se bornera à présenter à Job la description, admirable de vigueur et de pittoresque, de quelques-uns des plus puissants animaux de la création, de ces êtres inconscients devant lesquels l'homme est semblable à un néant. L'ironie perce de partout dans ces tableaux de la puissance divine agissant dans la création :

« Où étais-tu, lorsque je fondais la terre ? »

première question de Jahveh à Job, suivie d'une quantité d'autres, qui se terminent par cette mise en demeure pleine de sarcasmes :

« Tu dois le savoir, car alors tu étais déjà né ;
Le nombre de tes jours est si grand ! »

XXXVIII, 21.

Puis, c'est la description de l'énorme hippopotame :

« Vois donc le Béhémoth, que j'ai créé *comme toi* :
Il mange l'herbe comme le bœuf.... »

XXXIX, 10.

Quelle ironie ! Lui, l'animal si puissant, mais dénué de raison, qui mange de l'herbe comme un simple bœuf, et toi, l'être faible mais conscient, vous n'êtes tous deux que des créatures de la même volonté.

C'est, ensuite, la description du crocodile .

« Oserais-tu t'en approcher impunément,
Toi qui oses contester avec Dieu ?
Te fera-t-il beaucoup de supplications ?
T'adressera-t-il de douces paroles ? »

Une telle supposition serait absurde, assurément.

« L'attacheras-tu avec une ficelle,
Pour en faire le jouet de tes filles ? »

Quel téméraire insensé irait imaginer une semblable aventure ?

« Ose donc mettre la main sur lui !
Tu te souviendrais de la rencontre,
Et tu n'y reviendrais plus ! »

Cette ironie si mordante, ce persiflage si cinglant, l'auteur sacré ne craint pas de les mettre dans la bouche même de Jah-veh, de ce Dieu qui, au Psaume II, est représenté *se riant* des projets des méchants. Oui, l'ironie comprise à la façon des Hébreux est une arme sainte, la seule, parfois, dont l'Eternel daigne se servir pour lutter avec les chétifs habitants de la terre.

Signalons rapidement ici, parmi les Hagiographes, le livre de l'Ecclésiaste comme remarquable par la finesse de son humour. L'auteur est, on le sait, un sage bien revenu des choses de la terre. Il a vu trop souvent l'innocence et la justice foulées aux pieds, il a vécu sous de trop mauvais princes, il a assisté à de trop nombreuses comédies humaines pour avoir pu conserver quelques illusions dans son cœur. Il a pour tout un sourire désabusé ; parfois, il est vrai, les jouissances matérielles seules

lui semblent encore fournir à l'homme un peu de plaisir réel, bien que temporaire; or, à cet égard: « qui s'est réjoui plus que moi? » Mais, à tout prendre, il est resté désenchanté. C'est un sage plein d'esprit, dont les paroles, empreintes d'une très fine malice, ont une singulière saveur. Méconnaîtra-t-on la pointe humoristique de tout le passage IV, 9-12, où l'auteur développe son *vae soli* et démontre par des exemples d'une logique irréfutable que « deux valent mieux qu'un? » N'a-t-il pas mis un très réel humour dans les premiers versets du chapitre III, où il affirme qu'« il y a un temps pour tout sous le soleil? » Quelles mordantes épigrammes il lance, dans tout le cours de son livre, à diverses sortes de gens dont il ne peut supporter la sottise ou l'incapacité! « Malheur à toi, pays, dont le roi est un enfant et dont les princes mangent dès le matin! » (X, 16.) Ce simple trait doit dépeindre, sous une forme humoristique, la triste situation de l'Etat en question; c'est une cour corrompue et livrée au désordre, car on y « mange dès le matin. » (X, 17.) Il y aurait cent autres propos semblables à relever, pour faire connaître le tour d'esprit de l'auteur. Celui-ci, d'ailleurs, ne fait que sourire tristement aux spectacles qu'il a sous les yeux; il a reconnu, en effet, que tout est vanité et même « il dit du rire: c'est insensé! et de la joie: à quoi sert-elle? » (II, 2.) Mais, tel qu'il est, il captive son lecteur par la justesse de ses observations, par la pointe fine de son esprit et par la sérénité dépourvue de tout fiel avec laquelle il lui fait part de ses expériences.

Il nous reste à indiquer la part qui est faite à l'humour dans un genre littéraire assez spécial, dont nous trouvons quelques spécimens dans l'Ancien Testament: l'*Apologue*. C'est dans ces formes particulières que l'esprit ingénieux des Sémites trouve en abondance l'occasion d'exercer cet humour sobre et concentré qui le caractérise. Bornons-nous à l'Apologue de Jotham, Juges IX.

Dans ce morceau il s'agit de montrer que l'usurpateur Abimélec, un être méprisable et indigne de régner, sera pour Israël la source de mille maux. Les arbres ont demandé à différents des leurs, espèces utiles et fécondes, de régner sur eux; tous

ont refusé ; la vigne a répondu, dans la conscience du rôle important qu'elle joue ici-bas auprès des faibles humains : « Comment laisserais-je mon bon vin, qui réjouit les dieux et les hommes, pour aller m'agiter sur vous ? » Autant dire : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il ne reste plus que la ronce, la vulgaire, la malfaisante ronce, à laquelle, de guerre lasse, les arbres offriront le pouvoir. Oh ! elle n'aura garde de refuser. Elle se rengorge, elle prend son rôle au sérieux, elle se montre pleine d'une condescendante majesté. « Si c'est en sincérité, dit-elle, que vous me faites régner sur vous, eh ! bien, retirez-vous sous mon ombre ! » Quelle ironie ! la ronce offrant généreusement son ombre au grand chêne de la forêt ! « Mais, s'il n'en est pas ainsi, que le feu sorte de la ronce et qu'il dévore les cèdres du Liban ! » Voilà bien le seul rôle auquel la ronce puisse prétendre ; elle sera le moyen d'embrasement des plus puissants arbres de la forêt. Abimélec l'usurpateur pourrait donc bien être pour Israël cette ronce malfaisante, si l'on ne s'en défait au plus vite, la cognée à la main.

Parvenu au terme de ces quelques observations, nous espérons avoir fait constater que l'esprit hébraïque n'est point réfractaire aux diverses formes possibles de l'humour ; qu'il est, au contraire, susceptible de revêtir ces formes, pour se manifester extérieurement, et de passer tour à tour « du plaisant au sévère, » des accents les plus graves au ton vif et enjoué. C'est l'esprit d'un peuple qui vit sous un beau ciel, dans un pays béni de l'Éternel, au temporel et au spirituel, et qui n'a aucune raison matérielle d'envisager l'existence sous un jour chagrin. Aussi sa conception de la vie n'est-elle point sombre, ni morose ; plus tard, lorsque de dures expériences auront été faites par toute une série de générations, une certaine désillusion gagnera la pensée et la plume de quelques-uns et, entre autres, de l'auteur désenchanté dont il a été question plus haut, de l'Ecclésiaste qui, dans son détachement de toutes choses, en était arrivé à dire du rire : « C'est insensé ! » Mais ce sera là une exception. Aussi l'humour apparaît-il comme une chose très naturelle, sous la plume des vieux narrateurs auxquels nous devons les documents du Pentateuque

ou ceux des livres historiques. Mais, que nous l'envisagions chez les prophètes ou dans les livres didactiques, ou dans les récits qui nous font connaître le passé d'Israël, c'est toujours, si nous pouvons nous exprimer ainsi, un humour sagement inspiré : il ne déchire jamais personne, mais il fait plaisamment sourire sur les travers et les ridicules de beaucoup de gens qui ne méritent pas mieux. Encore une fois, ce n'est pas de lui que l'apôtre Paul a pu dire : « Qu'on n'entende parmi vous ni bouffonnerie, ni plaisanterie, qui sont des choses malséantes. » Les spécimens que la vieille littérature des Hébreux nous en offre ne sont jamais présentés dans un langage qui puisse déparer le texte du sein duquel ils surgissent. L'Ancien Testament, qui a des paroles si sévères à l'adresse des moqueurs, pour le genre cruel et réellement profane de leur gaîté, l'Ancien Testament permet et pardonne les francs éclats de rire d'un caractère enjoué et aimable, qui ne blessent personne et peuvent, au contraire, faire du bien à quelques-uns.
